

Aristote, un fondateur méconnu - Textes 1

Structure de l'œuvre

Théorie du langage, de l'argumentation et de la science (ensemble appelé scolairement « *Organon* »)

Catégories : distinction entre les sujets d'attribution et les neuf sortes d'attributs

De l'interprétation : les éléments du langage ; rapport entre le langage et ce qu'il exprime

Analytiques Premiers et Postérieurs : théorie de la démonstration : le syllogisme et la recherche des prémisses

Topiques : technique de la discussion dialectique (= sur des sujets non scientifiques)

Réfutations sophistiques : comment réfuter les sophismes et paralogismes

Les sciences théoriques

Métaphysique : propriétés générales de tous les étants ; étude des étants non physiques

Physique : théorie du changement naturel (avec certaines extensions au changement en général)

Du ciel : théorie des étants physiques éternels : les astres, la terre, la pesanteur

De la génération et la corruption : théorie des quatre éléments et de leurs transformations

Météorologiques : tentatives d'explication des phénomènes cosmiques, météorologiques et géologiques

De l'âme et Petits traités d'histoire naturelle (Parva Naturalia) : les facultés des êtres vivants

Histoire des animaux : recueil de descriptions anatomiques, physiologiques et éthologiques

Parties des animaux : les fonctions des animaux et leurs organes, selon les espèces et les genres

Génération des animaux : études sur les différents types de reproduction

Marche des animaux

Mouvement des animaux : les différents modes de déplacement et le désir comme moteur interne

Les savoirs pratiques

Éthique à Nicomaque

Éthique à Eudème

Grande Morale (Magna Moralia)

Politique

Les savoirs productifs

Rhétorique

Poétique

Indications biographiques

Né en 384 avant notre ère à Stagire (en Chalcidique, voisine de la Macédoine), de père médecin, Aristote vint à Athènes à l'âge de dix-sept ans et suivit pendant vingt ans les leçons de Platon à l'Académie. À la mort de celui-ci, en 347, il part séjourner chez son ami et condisciple Hermias, devenu « tyran » d'Atarnée (cité grecque d'Asie Mineure), puis, lorsqu'Hermias est fait assassiner par le roi Perse Artaxerxès, il se rend à Mytilène (Lesbos) où il poursuit surtout ses recherches biologiques. En 342, il est appelé par Philippe de Macédoine comme précepteur de son fils Alexandre. Revenu à Athènes en 335, il se met à enseigner dans le gymnase jouxtant le temple d'Apollon Lycien, d'où le nom de son école, le Lycée. Après la mort d'Alexandre (323), les partisans de la Macédoine sont menacés et Aristote, accusé d'impiété pour avoir composé une ode à Hermias, doit fuir à Chalcis (où vit la famille de sa mère), où il meurt un an plus tard.

Pour approfondir, quelques ouvrages accessibles

M. Crubellier et P. Pellegrin, *Aristote. Le philosophe et les savoirs*, Paris, Seuil, 2002.

P.-M. Morel, *Aristote. Une philosophie de l'activité*. Paris, GF Flammarion, 2003.

P. Aubenque, *Le problème de l'être chez Aristote*, Paris, 1972² (1962).

A. Stevens, *L'ontologie d'Aristote, au carrefour du logique et du réel*, Paris, Vrin, 2000.

Fr. De Gandt et P. Souffrin, *La Physique d'Aristote et les conditions d'une science de la nature*, Paris, Vrin, 1991.

R. Bodéüs, *Le Philosophe et la Cité. Recherches sur les rapports entre morale et politique dans la pensée d'Aristote*, Paris, Les Belles Lettres, 1982.

S. Vergnères, *Éthique et politique chez Aristote*, Paris, PUF, 1995.

Chapitre 1 : théorie de la connaissance

Le langage est symbolique

1. Les contenus du langage parlé sont les symboles des affections dans l'âme, et les écrits sont les symboles des contenus du langage parlé. Et de même que les lettres ne sont pas les mêmes pour tous les hommes, les sons non plus ne sont pas les mêmes, mais ce dont ils sont les signes, ce sont les mêmes affections de l'âme pour tous, et ce dont celles-ci sont les images, ce sont les mêmes choses réelles. (*De l'interpr.* 1, 16a 3-8).

2. Aucun des noms n'existe par nature mais un son est un nom lorsqu'il est produit en tant que symbole — car même les sons inarticulés comme ceux des bêtes signifient (*sêmeinai*) quelque chose, mais aucun n'est un nom. (*Id.* 2, 16a 27-29).

La vérité est propositionnelle

3. En eux-mêmes, les noms et les verbes sont comme la pensée sans combinaison ni division, par exemple « homme » ou « blanc », lorsqu'on n'y ajoute rien, car ce n'est encore ni faux ni vrai. Un signe de ceci est que même le bouc-cerf signifie quelque chose mais n'est pas encore vrai ou faux, si on n'y ajoute pas le fait d'être ou de ne pas être, soit absolument soit temporairement. (*De l'interpr.* 1, 16 a 13-18).

Les deux fonctions du verbe être

4. Homère est quelque chose, par exemple un poète ; mais est-il aussi ou non ? car c'est par accident que le « est » est attribué à Homère, car c'est parce qu'il est un poète et non par soi que le « est » est attribué à Homère. (*De l'interpr.* 11, 21a 25-28).

Les catégories

5. Chacune des expressions non composées désigne soit une substance soit une quantité, une qualité, un relatif, un lieu, un temps, une position, une possession, une action ou une passion. Est une substance, pour le dire sommairement, par exemple un homme, un cheval ; une quantité : de deux coudées, de trois coudées ; une qualité : blanc, lettré ; un relatif : double, moitié, plus grand ; un lieu : au Lycée, à l'agora ; un temps : hier, l'an passé ; une position : est couché, est assis ; une possession : est chaussé, est armé ; une action : couper, brûler ; une passion : être coupé, être brûlé. (*Catégories*, 4, 1b25-2a4).

6. Parmi les étants, les uns sont dits d'un sujet mais ne sont pas dans un sujet, par exemple « un homme » est dit d'un certain homme mais n'est dans aucun sujet. D'autres sont dans un sujet mais ne sont dits d'aucun sujet — et par « dans un sujet » je veux dire ce qui appartient à quelque chose sans en être une partie et qui ne peut exister à part de ce dans quoi il se trouve : par exemple, une certaine connaissance grammaticale se trouve dans un sujet qui est une âme, mais n'est dite d'aucun sujet, et un certain blanc se trouve dans un sujet qui est un corps — car toute couleur est dans un corps — mais n'est dit d'aucun sujet. D'autres sont à la fois dits d'un sujet

et dans un sujet : par exemple, la science est dans un sujet qui est une âme, et elle est dite d'un sujet qui est la grammaire. D'autres enfin ne sont ni dans un sujet ni dits d'un sujet, comme un certain homme ou un certain cheval, car aucun des étants de ce type ne sont ni dans un sujet ni dits d'un sujet — et d'une manière générale les individus et les choses singulières ne sont dits d'aucun sujet mais rien n'empêche que certains soient dans un sujet, car une grammaire singulière est dans un sujet. (*Catégories*, 2, 1a20-b9).

Les conditions de la connaissance scientifique

7. L'objet de la science (*epistèton*) et la science (*epistèmè*) diffèrent de l'objet de l'opinion (*doxaston*) et de l'opinion (*doxa*) par le fait que la science est générale et construite sur des faits nécessaires, or le nécessaire ne peut être autrement. Par ailleurs, il existe des choses vraies et réelles, mais qui peuvent être autrement. Il est donc clair qu'il n'y a pas de science à leur sujet, car des choses qui peuvent être autrement seraient considérées comme ne pouvant être autrement. Maintenant, il n'y en a pas non plus d'intellection (*noûs*) car j'appelle intellection le principe de la science. Et pas davantage de science non démonstrative (*epistèmè anapodeiktos*) c'est-à-dire de saisie de la prémisse non médiée [= qui n'est pas déduite d'une autre]. (*Anal. Sec. I* 33, 88b 30-37).

8. Il est nécessaire que la science démonstrative parte de choses vraies, premières, non médiées, plus connues, antérieures et causes de la conclusion. (*Anal. Sec.*, I 2, 71b20-22).

9. Nous estimons connaître chaque chose scientifiquement, et non à la manière sophistique par accident, lorsque nous estimons savoir la cause par laquelle la chose est ainsi, savoir que c'est là sa cause et qu'elle ne peut être autrement. (*id.*, 71b11-12).

10. Les principes sont premiers par rapport à tout le reste, et il est nécessaire, pour les exposer complètement, de partir des opinions admises sur chaque sujet. C'est là le propre de la dialectique, ou du moins le plus spécifique à elle, car sa fonction examinatrice ouvre la voie vers les principes de toutes les disciplines. (*Topiques I* 2, 101a39-b4).

11. Tous les animaux possèdent une capacité innée de distinction, qu'on appelle la sensation (*aisthèsis*). Au moment de la sensation, chez certains d'entre eux se produit une rémanence de la chose sentie, chez d'autres non. Ceux chez qui elle ne se produit pas n'ont aucune connaissance autre que la sensation, soit à propos de tout soit à propos de ce qui ne produit pas la rémanence ; mais ceux chez qui elle se produit lorsqu'ils sentent continuent à posséder le senti dans leur âme. Et lorsqu'il s'en produit plusieurs du même type, il y a encore une différence entre ceux chez qui se forme une notion (*logos*) à partir de la rémanence des sensations semblables, et ceux chez qui il ne s'en forme pas. (*Anal. Sec. II* 19, 99b35-100a3).

Chapitre 2 : Physique et métaphysique

1. Il nous faut maintenant dire si c'est à une seule science ou à des sciences différentes qu'il revient d'étudier ce qu'en mathématiques on appelle les axiomes, et la réalité. Et certes il est manifeste que c'est à une seule et à celle du philosophe que revient d'examiner aussi les axiomes, car ils appartiennent à tous les étants et non à un genre en particulier à l'exclusion des autres. Et tout le monde s'en sert parce qu'ils appartiennent à l'étant en tant qu'étant, et que chaque genre est étant ; mais chacun s'en sert dans la mesure qui lui suffit, c'est-à-dire dans la mesure où s'étend le genre au sujet duquel il fait ses démonstrations ; par conséquent, puisqu'il est clair qu'ils appartiennent à toutes choses en tant qu'étants (car c'est ce qui leur est commun), c'est à celui qui connaît l'étant en tant qu'étant que revient aussi leur étude. C'est pourquoi aucun de ceux qui examinent une partie de l'étant n'entreprend de dire quelque chose à leur sujet, que ce soit vrai ou pas, ni le géomètre ni l'arithméticien, mais certains physiciens le faisaient, non sans raison ; eux seuls, en effet, estimaient faire porter leur examen sur la nature entière et sur l'étant. Mais puisqu'il y a quelqu'un qui est encore au-dessus du physicien (car la nature est seulement un genre de l'étant), c'est à celui qui s'attache à étudier en général, et à étudier la première substance,

que reviendra aussi l'examen des axiomes ; la physique, en effet, est aussi une sagesse, mais non la première. [...] Qu'il revienne donc au philosophe et à celui qui étudie toute la réalité, en tant que telle est sa nature, d'examiner aussi les principes du raisonnement, c'est clair ; il convient d'ailleurs à celui qui connaît au plus haut point chaque genre de pouvoir formuler les principes les plus fermes de son sujet, de sorte qu'il convient à celui qui connaît les étants en tant qu'étants de pouvoir formuler les principes les plus fermes de tous. Or, celui-là, c'est le philosophe. (*Métaphysique* Γ 3, 1005a19-b11).

La science de la nature

1. Les étants naturels ont tous en eux-mêmes le principe de mouvement et de repos, les uns selon le lieu, les autres selon la croissance et la décroissance, les autres encore selon l'altération, tandis qu'un lit, un manteau et toute autre chose de ce type, en tant qu'on leur a attribué cette fonction et dans la mesure où ils sont produits par une technique, n'ont aucune tendance naturelle au changement, mais en tant qu'ils sont aussi faits de pierre, de terre ou d'un mélange des deux, ils l'ont. (*Physique*, II, 1, 192b13-20).

2. Le pourquoi se ramène ultimement soit à l'essence, dans les choses immobiles comme les mathématiques (car il se ramène ultimement à la définition du droit, de la commensurabilité, ou d'autre chose), soit à ce qui a mû en premier (par exemple : pourquoi ont-ils fait la guerre ? Parce qu'on les a pillés), soit à une certaine fin (pour dominer), soit, dans les choses en devenir, à la matière. Il est donc manifeste que telles sont les causes, et en tel nombre. Puisqu'il y a quatre causes, il appartient au physicien de les connaître toutes et il rendra compte du pourquoi d'une façon physique en le ramenant à toutes : la matière, la forme, ce qui a mû et ce en vue de quoi. Or, trois d'entre elles convergent souvent en une : l'essence et ce en vue de quoi sont une, et l'origine première du mouvement est aussi de la même espèce, car un homme engendre un homme. Et d'une manière générale, il en est ainsi pour toutes les choses qui meuvent en étant mues, tandis que celles qui ne sont pas mues ne relèvent plus de la physique, car ce n'est pas en possédant en elles-mêmes mouvement et principe de mouvement qu'elles meuvent, mais en étant immobiles ; c'est pourquoi il y a trois études à mener : l'une sur les choses immobiles, une autre sur les choses mues mais impérissables, une autre sur les choses périssables. (*Physique*, II, 7, 198a16-31).

3. Nous connaissons le temps quand nous avons défini le mouvement, en le définissant par l'antérieur et postérieur ; et nous disons qu'il s'est passé du temps lorsque nous prenons sensation de l'antérieur et du postérieur dans le mouvement. Or, nous définissons ceux-ci en les concevant comme autres, avec entre eux un intermédiaire différent, car, lorsque nous considérons les extrémités comme différentes du milieu et que l'âme dit qu'il y a deux instants, l'un antérieur et l'autre postérieur, alors nous appelons cela le temps, car ce qui est défini par l'instant semble être le temps ; considérons cela comme établi. Lorsque donc nous percevons l'instant comme unique et ni comme antérieur et postérieur dans le mouvement, ni comme le même séparant un antérieur et un postérieur, il nous semble qu'aucun temps ne s'est passé, parce qu'il n'y a eu aucun mouvement. Lorsqu'au contraire nous percevons l'antérieur et postérieur, alors nous disons qu'il y a du temps, car voilà ce qu'est le temps : le nombre du mouvement selon l'antérieur et postérieur. Le temps n'est donc pas mouvement mais en tant que le mouvement possède un nombre. Un indice en est que nous distinguons, d'une part, le plus et le moins par le nombre et, d'autre part, un mouvement plus ou moins long par le temps ; donc le temps est un certain nombre. (*Physique*, IV, 11, 219a22-b5).

4. On a montré la nécessité que le mouvement soit toujours, et, s'il est toujours, la nécessité qu'il soit aussi continu, car ce qui est toujours est continu, tandis que le consécutif n'est pas continu. Cependant, s'il est continu, il est un, et est un le mouvement d'une seule chose qui meut et d'une seule qui est mue, car si c'est toujours autre chose qui meut autre chose, le mouvement total n'est pas continu mais consécutif. (*Physique*, VIII, 6, 259a15-20).